MARIO VARGAS LLOSA

Éloge de la lecture et de la fiction

Conférence du Nobel

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA VILLE ET LES CHIENS
LA MAISON VERTE
CONVERSATION À « LA CATHÉDRALE »
LES CHIOTS, *suivi de* LES CAÏDS
PANTALÉON ET LES VISITEUSES
L'ORGIE PERPÉTUELLE, Flaubert et *Madame Bovary*
LA TANTE JULIA ET LE SCRIBOUILLARD
LA DEMOISELLE DE TACNA
LA GUERRE DE LA FIN DU MONDE
HISTOIRE DE MAYTA
QUI A TUÉ PALOMINO MOLERO ?
KATHIE ET L'HIPPOPOTAME, *suivi de* LA CHUNGA
L'HOMME QUI PARLE
CONTRE VENTS ET MARÉES
ÉLOGE DE LA MARÂTRE
LE FOU DES BALCONS
LE POISSON DANS L'EAU
LITUMA DANS LES ANDES
EN SELLE AVEC TIRANT LE BLANC
LES ENJEUX DE LA LIBERTÉ
UN BARBARE CHEZ LES CIVILISÉS
LES CAHIERS DE DON RIGOBERTO
L'UTOPIE ARCHAÏQUE. José María Arguedas et les fictions de l'indigénisme

Suite des œuvres de Mario Vargas Llosa en fin de volume

ÉLOGE DE LA LECTURE ET DE LA FICTION

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MARIO VARGAS LLOSA

ÉLOGE DE LA LECTURE ET DE LA FICTION

Conférence du Nobel

Traduit de l'espagnol (Pérou)
par Albert Bensoussan

GALLIMARD

Extrait de la publication

Titre original :

ELOGIO DE LA LECTURA Y LA FICCIÓN

© The Nobel Foundation, 2010.
© Éditions Gallimard, 2011, pour la présente édition.

Extrait de la publication

J'ai appris à lire à l'âge de cinq ans, dans la classe du frère Justiniano, au collège de La Salle à Cochabamba (Bolivie). C'est ce qui m'est arrivé de plus important dans la vie. Presque soixante-dix ans après je me rappelle nettement comment cette magie, celle de traduire en images les mots des livres, a enrichi mon existence, brisant les barrières de l'espace et du temps en me permettant de parcourir avec le capitaine Nemo dans son sous-marin vingt mille lieues sous les mers, de lutter aux côtés de d'Artagnan, d'Athos, de Porthos et d'Aramis contre les intrigues qui menaçaient la reine au temps du retors Richelieu, ou de me traîner

Extrait de la publication

dans les entrailles de Paris, devenu Jean Valjean, portant sur son dos le corps inerte de Marius.

La lecture transformait le rêve en vie et la vie en songe, en mettant à la portée du petit bonhomme que j'étais l'univers de la littérature. Ma mère me raconta que les premières choses que j'écrivais étaient les suites des histoires que je lisais, parce que j'étais triste qu'elles finissent, ou que je voulais en corriger la fin. Et c'est peut-être cela que j'ai fait toute ma vie sans le savoir : prolonger dans le temps, alors que je grandissais, mûrissais et vieillissais, les histoires qui avaient rempli mon enfance d'exaltation et d'aventures.

J'aimerais que ma mère fût ici, elle qui était toujours émue et pleurait en lisant les poèmes d'Amado Nervo et de Pablo Neruda ; et aussi mon grand-père Pedro, long nez et calvitie luisante, qui célébrait mes vers, et l'oncle Lucho qui m'encouragea tellement à m'investir corps et âme dans l'écriture, bien que la littérature, à

cette époque et en ce lieu, eût si mal nourri ses adorateurs. Ma vie durant j'ai eu de ces gens à mes côtés qui m'aimaient et m'encourageaient, et me communiquaient leur foi quand je doutais. Grâce à eux, et sans doute, aussi, à mon obstination et un peu de chance, j'ai pu consacrer une bonne part de mon temps à cette passion, ce vice et cette merveille : écrire, créer une vie parallèle où nous réfugier contre l'adversité, et qui rend naturel l'extraordinaire, extraordinaire le naturel, dissipe le chaos, embellit la laideur, éternise l'instant et fait de la mort un spectacle passager.

Rien n'était moins facile que d'écrire des histoires. En devenant mots, les projets se flétrissaient sur le papier, idées et images fléchissaient. Comment les ranimer ? Par bonheur, les maîtres étaient là pour qu'on apprenne d'eux et qu'on suive leur exemple. Flaubert m'a enseigné que le talent est une discipline tenace et une longue patience. Faulkner, que la forme — écriture et structure — est ce

Extrait de la publication

qui grandit ou appauvrit les sujets. Martorell, Cervantès, Dickens, Balzac, Tolstoï, Conrad, Thomas Mann, que le nombre et l'ambition sont aussi importants dans un roman que l'habileté stylistique et la stratégie narrative. Sartre, que les mots sont des actes et qu'un roman, une pièce de théâtre, un essai, engagés dans l'actualité et le meilleur choix, peuvent changer le cours de l'histoire. Camus et Orwell, qu'une littérature dépourvue de morale est inhumaine, et Malraux, que l'héroïsme et la poésie épique avaient leur place dans l'actualité autant qu'à l'époque des Argonautes, l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Si je convoquais en ce discours tous les écrivains à qui je dois un peu ou beaucoup, leurs ombres nous plongeraient dans l'obscurité. Ils sont innombrables. Non seulement ils m'ont révélé les secrets du métier d'écrire, mais ils m'ont fait explorer les abîmes de l'humain, admirer ses prouesses et m'horrifier de ses égarements. Ils furent les amis les plus serviables, les animateurs de ma vocation, et

j'ai découvert dans leurs livres que, même dans les pires circonstances, il reste de l'espoir et qu'il vaut la peine de vivre, ne serait-ce que parce que sans la vie nous ne pourrions lire ni imaginer des histoires.

Je me suis demandé parfois si dans des pays comme le mien, qui compte si peu de lecteurs et tant de pauvres, d'analphabètes et d'injustices, et où la culture reste le privilège d'un tout petit nombre, écrire n'était pas un luxe solipsiste. Mais ces doutes n'ont jamais étouffé ma vocation, car j'ai toujours continué à écrire, même dans ces périodes où les travaux alimentaires absorbaient presque tout mon temps. Je crois avoir agi sagement car si, pour que la littérature fleurisse dans une société, il avait fallu d'abord accéder à la haute culture, à la liberté, à la prospérité et la justice, elle n'aurait jamais existé. Au contraire, grâce à la littérature, aux consciences qu'elle a formées, aux désirs et élans qu'elle a inspirés, au désenchantement de la réalité

Extrait de la publication

au retour d'une belle histoire, la civilisation est maintenant moins cruelle que lorsque les conteurs ont entrepris d'humaniser la vie avec leurs fables. Nous serions pires que ce que nous sommes sans les bons livres que nous avons lus ; nous serions plus conformistes, moins inquiets, moins insoumis, et l'esprit critique, moteur du progrès, n'existerait même pas. Tout comme écrire, lire c'est protester contre les insuffisances de la vie. Celui qui cherche dans la fiction ce qu'il n'a pas exprime, sans nul besoin de le dire ni même de le savoir, que la vie telle qu'elle est ne suffit pas à combler notre soif d'absolu, fondement de la condition humaine, et qu'elle devrait être meilleure. Nous inventons les fictions pour pouvoir vivre de quelque manière les multiples vies que nous voudrions avoir quand nous ne disposons à peine que d'une seule.

Sans les fictions nous serions moins conscients de l'importance de la liberté qui rend vivable la vie, et de l'enfer

Extrait de la publication

qu'elle devient quand cette liberté est foulée aux pieds par un tyran, une idéologie ou une religion. Que ceux qui doutent que la littérature, qui nous plonge dans le rêve de la beauté et du bonheur, nous alerte, de surcroît, contre toute forme d'oppression, se demandent pourquoi tous les régimes soucieux de contrôler la conduite des citoyens depuis le berceau jusqu'au tombeau, la redoutent au point d'établir des systèmes de censure pour la réprimer et surveillent avec tant de suspicion les écrivains indépendants. Ces régimes savent bien, en effet, le risque pris à laisser l'imagination discourir dans les livres, et combien séditieuses deviennent les fictions quand le lecteur compare la liberté qui les rend possibles et s'y épanouit, contre l'obscurantisme et la peur qui le guettent dans le monde réel. Qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le sachent ou pas, les fabulateurs, en inventant des histoires, propagent l'insatisfaction, en montrant que le monde est mal fait, que la vie de l'imaginaire est

Extrait de la publication

plus riche que la routine quotidienne. Ce constat, s'il s'ancre dans la sensibilité et la conscience, rend les citoyens plus difficiles à manipuler, moins aptes à accepter les mensonges de ceux qui voudraient leur faire croire qu'entre les barreaux, au milieu d'inquisiteurs et de geôliers, ils vivent mieux et plus en sécurité.

La bonne littérature tend des ponts entre gens différents et, en nous faisant jouir, souffrir ou en nous surprenant, elle nous unit par-delà les langues, les croyances, les us et coutumes ou les préjugés qui nous séparent. Quand la grande baleine blanche ensevelit Achab dans la mer, le cœur des lecteurs se serre pareillement à Tokyo, Lima ou Tombouctou. Lorsque Emma Bovary avale son arsenic, quand Anna Karénine se jette sous un train et Julien Sorel monte à l'échafaud, et quand, dans *Le Sud*, de Borges, le gentil docteur Juan Dahlmann sort de ce café de la pampa pour affronter au couteau un tueur, ou quand nous réalisons que tous les habitants de Comala, ce vil-

Extrait de la publication

lage de *Pedro Páramo*, sont morts, le frisson qui nous parcourt est le même chez un lecteur qui adore Bouddha, Confucius, le Christ, Allah ou est agnostique, qu'il porte veston et cravate, djellaba, kimono ou bombachas. La littérature crée une fraternité à l'intérieur de la diversité humaine et éclipse les frontières érigées entre hommes et femmes par l'ignorance, les idéologies, les religions, les langues et la stupidité.

Comme toutes les époques ont connu leurs peurs, la nôtre est celle des fanatiques, celle des terroristes suicidaires, une espèce ancienne convaincue qu'en tuant on gagne le paradis, que le sang des innocents lave les affronts collectifs, corrige les injustices et impose la vérité sur les fausses croyances. D'innombrables victimes sont immolées chaque jour en divers lieux du monde par ceux qui se sentent détenteurs de vérités absolues. L'on croyait qu'avec l'effondrement des empires totalitaires, la coexistence, la paix, le pluralisme, les droits de l'homme

Extrait de la publication

s'imposeraient et que le monde laisserait loin derrière lui les holocaustes, les génocides, les invasions et les guerres d'extermination. Rien de cela ne s'est produit. On voit proliférer de nouvelles formes de barbarie, attisées par le fanatisme et, avec la multiplication d'armes de destruction massive, on ne peut exclure que n'importe quel groupuscule de rédempteurs fous provoque un jour un cataclysme nucléaire. Il faut leur couper la route, les affronter et les défaire. Ils ne sont pas nombreux, bien que le fracas de leurs crimes résonne sur toute la planète et que l'on soit saisis d'horreur par ce cauchemar. Nous ne devons pas nous laisser intimider par ceux qui voudraient nous ravir la liberté que nous avons conquise dans le long et héroïque processus de civilisation. Défendons la démocratie libérale qui, malgré toutes ses insuffisances, signifie encore le pluralisme politique, la coexistence, la tolérance, les droits de l'homme, le respect de la critique, la légalité, les élections

libres, l'alternance au pouvoir, tout ce qui nous a tirés de la vie sauvage et nous a rapprochés — sans que nous n'arrivions jamais à l'atteindre — de la vie belle et parfaite simulée par la littérature, celle que nous ne pouvons mériter qu'en l'inventant, en l'écrivant et en la lisant. En affrontant les fanatiques assassins nous défendons notre droit à rêver et à faire de nos rêves la réalité.

Dans ma jeunesse, comme maints écrivains de ma génération, j'ai été marxiste et j'ai cru que le socialisme allait être le remède à l'exploitation et aux injustices sociales qui accablaient mon pays, l'Amérique latine et le reste du tiers-monde. Revenu de l'étatisme et du collectivisme, le passage au démocrate et au libéral que je suis — que je tente d'être — a été long, difficile, et réalisé lentement, à la faveur d'événements tels que l'alignement de la Révolution cubaine, si enthousiasmante au début, sur le modèle autoritaire et vertical de l'Union soviétique, le témoignage des dissidents qui

Extrait de la publication

parvenaient à s'évader des barbelés du goulag, l'invasion de la Tchécoslovaquie par les pays du Pacte de Varsovie, et grâce à des penseurs tels que Raymond Aron, Jean-François Revel, Isaiah Berlin et Karl Popper, à qui je dois ma revalorisation de la culture démocratique et des sociétés ouvertes. Ces maîtres furent un exemple de lucidité et de hardiesse quand l'intelligentsia de l'Occident semblait, par frivolité ou opportunisme, avoir succombé au charme du socialisme soviétique ou, pire encore, au sabbat sanguinaire de la révolution culturelle chinoise.

Enfant je rêvais d'aller un jour à Paris parce que, ébloui par la littérature française, je croyais que vivre là et respirer l'air qu'avaient respiré Balzac, Stendhal, Baudelaire et Proust, allait m'aider à devenir un véritable écrivain, et qu'en ne sortant pas du Pérou je ne serais qu'un pseudo-écrivain du dimanche et des jours fériés. Et il est bien vrai que je dois à la France et à la culture française des enseignements inoubliables, comme de dire

Extrait de la publication

que la littérature est autant une vocation qu'une discipline, un travail et une obstination. J'ai vécu là quand Sartre et Camus étaient vivants et écrivaient, dans les années de Beckett, Bataille, Ionesco et Cioran, de la découverte du théâtre de Brecht et du cinéma d'Ingmar Bergman, du TNP de Jean Vilar et de l'Odéon de Jean-Louis Barrault, de la Nouvelle Vague et du Nouveau Roman, et de ces discours, morceaux de bravoure littéraires, d'André Malraux, ainsi que, peut-être, du spectacle le plus théâtral de l'Europe d'alors, les conférences de presse et les coups de tonnerre olympiens du général de Gaulle. Mais ce dont je suis peut-être le plus reconnaissant à la France, c'est de m'avoir fait découvrir l'Amérique latine. C'est là que j'ai appris que le Pérou faisait partie d'une vaste communauté unie par l'histoire, la géographie, la problématique sociale et politique, par une certaine façon d'être et par la langue savoureuse qu'elle parlait et dans laquelle elle écrivait. Et

qu'elle produisait, en ces mêmes années, une littérature innovante et exaltante. C'est là que j'ai lu Borges, Octavio Paz, Cortázar, García Márquez, Fuentes, Cabrera Infante, Rulfo, Onetti, Carpentier, Edwards, Donoso et bien d'autres, dont les textes révolutionnaient alors l'écriture narrative en langue espagnole et grâce auxquels l'Europe et une bonne partie du monde découvraient que l'Amérique latine n'était pas seulement le continent des coups d'État, des caudillos d'opérette, des guérilleros barbus et des maracas du mambo ou du cha-cha-cha, mais aussi celui des idées, des formes artistiques et des fantaisies littéraires qui dépassaient le pittoresque pour parler un langage universel.

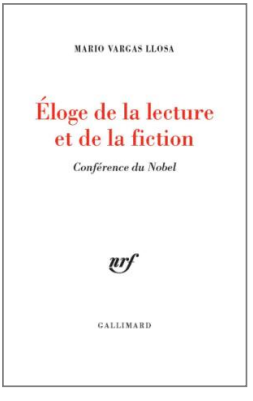
Depuis cette époque jusqu'à nos jours, non sans trébuchements et faux pas, l'Amérique latine a progressé, mais, comme le disait César Vallejo dans ce vers : *Il y a, frères, énormément à faire.* Nous souffrons de moins de dictatures que naguère, sauf à Cuba et au Venezuela — pays toujours

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 23 septembre 2011.
Dépôt légal : septembre 2011.
Numéro d'imprimeur : 79881.

ISBN 978-2-07-013532-5/Imprimé en France.

185613



Éloge de la lecture et de la fiction
Mario Vargas Llosa

Cette édition électronique du livre
Éloge de la lecture et de la fiction de Mario Vargas Llosa
a été réalisée le 28 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135325 - Numéro d'édition : 185613).
Code Sodis : N50317 - ISBN : 9782072453045
Numéro d'édition : 233048.

Extrait de la publication